

L. WELLMANN

Achar



LIVRE 1

**LES FLEURS S'ÉPANOUISSENT
MIEUX DANS L'OMBRE**

L. Wellmann

Achar

Livre 1 : Les fleurs s'épanouissent mieux dans l'ombre

© L. Wellmann, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7899-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Nous étions à la fin du mois de novembre. Enfin, celui qui se nommait novembre dans l'Ancien Calendrier. Aujourd'hui, ici et ailleurs, il s'appelait tout simplement le onzième mois, afin d'être compréhensible de tous, dans le but d'une mondialisation absolue. Il en allait de même avec les jours de la semaine. Et en toute honnêteté, pour avoir vécu la transition entre les deux appellations, même si j'étais encore jeune à l'époque, je dirais que ce changement aussi minime fut-il simplifiait grandement les choses, surtout dans le domaine de l'apprentissage des langues étrangères. Car oui, mettre en place un langage commun prenait du temps. Beaucoup de temps. Le principal problème étant de convaincre la population de l'aspect bénéfique de tels modifications, souvent majeures. Beaucoup avaient du mal à abandonner leur langue natale pour celle dite universelle, invoquant là un patrimoine oral qu'il était nécessaire de préserver.

Ce qui n'était pas faux. Une langue, si elle n'était plus utilisée, devenait irrémédiablement une langue morte, comme le grec, le latin, l'égyptien ancien ou encore l'akkadien. Des langues que seuls quelques intellectuels apprenaient pour leur plaisir, pour fanfaronner en société. Ils n'étaient qu'une poignée, dans le meilleur des cas, à s'y consacrer véritablement dans un but purement scientifique. Je comprenais donc leurs craintes. En un sens. Car ces peurs compliquaient grandement nos interactions avec le monde extérieur. D'autant qu'il était impossible de nos jours de vivre en autarcie, en ne se préoccupant que de son seul pays. Alors, en attendant que les mentalités changent, pour notre future vie professionnelle, nous étudions diverses langues étrangères au cours de nos études et apprécions de fait fortement ces petits arrangements de vocabulaire. Un jour, nous n'aurions plus besoin de perdre notre temps à de tels apprentissages. Mais ce jour n'était pas encore arrivé et n'était pas prêt d'advenir.

En dix-neuf ans d'existence, malgré les trois langues que je parlais couramment, je n'avais jamais connu rien d'autre que la petite ville paisible dans laquelle j'étais né. C'était une bourgade sans prétention, emplie de verdure et

entourée de magnifiques collines dont la couleur variait en fonction des saisons. Une beauté qui n'était qu'apparence. Car sous cette belle étendue fleurie qui marquait les limites de la ville, se trouvaient en réalité les vestiges de la Dernière Guerre ayant ravagée notre planète. Pour ceux qui savaient prendre leur temps, pour ceux qui aimaient s'arrêter et observer avec attention le monde qui était le leur, ils ne pouvaient manquer de constater qu'après chaque averse se trouvaient révélés çà et là, des restes de tanks commençant à peine à rouiller, quelques douilles voire, dans le pire des cas, des restes humains jusque-là ensevelis. Elle était là la réalité de notre monde. La durée, mais surtout la dimension mondiale de la guerre, avait conduit à une reconstruction rapide des villes. Et entre les diverses opérations de déminage et de terrassement pour rendre aux sols un semblant d'uniformité, les débris avaient été poussés sans autre forme de procédé à la périphérie des agglomérations et laissés là.

Au départ, il était prévu que ces dispositions ne soient que temporaires, et des agents de l'État étaient même venus chercher quelques pièces de métal à recycler, tandis que des médecins, aidés d'archéologues, avaient tenté de sortir un maximum de corps de ces entassements informes, et surtout, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour les réassembler et les identifier. Mais devant l'ampleur de la tâche, les autorités avaient vite renoncé. Sans le dire directement bien entendu. Elles s'étaient juste contentées d'espacer les interventions de ses agents. Pour finalement ne plus les envoyer sur le terrain. Les médecins s'étaient retrouvés tiraillés entre leurs convictions et les obligations qui étaient les leurs envers leurs patients, qui eux, pouvaient encore être sauvés. Alors, ils ne vinrent plus que ponctuellement. Seuls les archéologues étaient restés. Peut-être parce qu'ils avaient l'habitude plus que d'autre de côtoyer la mort. Peut-être que, parce qu'ils avaient l'habitude de fouiller des sépultures, ils avaient du mal à accepter le fait que leurs contemporains n'en aient pas. À moins qu'ils ne soient plus sensibles que d'autre aux questions et réflexions sur la mémoire, les lieux de mémoires et surtout sur le traitement et la place des morts dans nos sociétés. Quoi qu'il en soit, eux étaient restés jusqu'à la fin. Et aujourd'hui encore, c'était eux qui se déplaçaient lorsqu'un corps était retrouvé. Quant à la Répression, elle ne pouvait intervenir, n'ayant pas les habilitations nécessaires pour cela. Elle venait juste contresigner les avis de décès émis par les médecins, et les autorisations de déplacer les ossements pour les archéologues. Une fois les restes humains emportés, ces derniers cherchaient à redonner une identité au mort, pour enfin le rendre à sa famille après tant de décennies. Certains disaient que

s'ils le faisaient, c'est parce qu'ils n'avaient que cela à faire. Ce qui, bien évidemment, était totalement faux. Je dirais même que les archéologues avaient beaucoup plus de travail maintenant que la guerre était finie. Car avec les destructions et les reconstructions, ils devaient jongler avec la carte archéologique, y inscrire ce qui avait disparu et ce qui venait d'apparaître au cours des fouilles préventives effectuées lors des réaménagements territoriaux. Il est vrai qu'après ce qu'il s'était passé, il était primordial d'aller de l'avant. Mais cela ne devait se faire au détriment du passé. De ce passé que je ne connaissais que partiellement.

Il existait en effet un hiatus important qui couvrait toute la période qu'avait duré la Dernière Guerre. Un hiatus que j'étais bien en peine de combler puisque je n'étais pas né à cette époque. Tout comme mes parents. Les seules personnes à y avoir participé dans mon entourage étaient mes aïeux. Malheureusement, je n'avais pas connu ma grand-mère, décédée alors que je n'étais encore qu'un nourrisson. Quant à mon grand-père, il avait toujours refusé de me parler de ce temps et des événements qui s'y étaient déroulés. Les seuls mots qu'il avait eu au sujet de cette guerre étaient : « *Nous les avons tué, Dieu nous a abandonné* ». En faisant des recherches, j'avais découvert qu'il n'existait absolument aucune information concernant ces faits qui s'étaient déroulés quelques décennies auparavant. Comme si personne n'avait voulu les raconter. Comme si personne n'en avait gardé la mémoire. Comme si personne n'avait filmé ou photographié ces événements. Comme si tout le monde pleurait les monstruosité qui étaient arrivées. Aussi, n'existait-il aucune archive relative à la Dernière Guerre. Enfin non. Il y en avait. Mais elles avaient été déclarées « non communicables à jamais ». Une classification qui ne cessait de m'intriguer. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer pour qu'une telle interdiction soit mise en place et ce, pour toujours ? S'il s'était agit de documents concernant la sécurité de l'État, il y aurait eu un délai de soixante ans avant que la consultation ne soit rendue possible. Mais elle aurait été possible. Là, il n'était même pas envisageable d'obtenir une dérogation pour leur consultation. Sans parler du fait que, s'il s'agissait uniquement d'une décision contestable de l'État, des informations auraient forcément filtrées, soit de la bouche d'anciens combattants, soit en provenance des archives d'autres pays qui elles, seraient ouvertes. Mais non. Absolument personne ne daignait parler.

Quoi qu'il en soit, c'est après cette guerre que le Regroupement des Gouvernements Associés de l'Opalie à l'Alu, plus communément appelé

A.G.O.R.A., avait été créé, afin que plus jamais les habitants de cette planète ne se massacrent à cause de différents politiques. Un beau projet plein de promesses. D'espoirs. De rêves de lendemains meilleurs. Cependant, depuis une quinzaine d'années, les dirigeants de cette organisation avaient drastiquement changé de comportement, et les décisions justes qu'ils avaient prises jusque-là s'étaient progressivement changées en revendications impériales, dont le caractère vindicatif et surtout utopiste n'avait échappé à personne. À la télévision, une forme de désinformation, plus flagrante que celle quotidiennement employée, avait été mise en place. Chaque jour au journal télévisé, ce n'était que bonnes nouvelles présentant notre société comme un régime politique idéal où tous pouvaient vivre heureux et sans heurte. Et lorsque les nouvelles étaient un peu moins bonnes, ce n'était pas sur le drame de celles-ci que les journalistes s'appesantissaient, mais sur les moyens mis en œuvre par l'A.G.O.R.A. pour y remédier et rétablir le calme et la sérénité dans le pays. Une manière de faire grotesque qui donnait à penser que les dirigeants cherchaient à justifier leur présence à la tête de cette nouvelle association et s'évertuaient à démontrer que les décisions qu'ils prenaient, en plus d'être parfaitement adaptées, ne faisaient que rendre un peu plus heureux l'ensemble des citoyens de cette planète. Face à une telle mise en scène, toute personne un peu sensée ne pouvait que s'interroger sur les véritables intentions de ces Hommes politiques, et plus encore sur la crainte qui semblait motiver leurs discours. Sauf moi.

Moi, absolument rien ne venait me toucher. Je fixais les choses qui passaient de manière continue devant mon être sans jamais m'en soucier, parfois même sans les remarquer. Je vivais sans véritablement m'en rendre compte, pris dans un tourbillon d'habitudes dont je ne savais comment me défaire. Et dont je ne voulais pas vraiment me défaire. Pour qui ? Pour quoi ? Chaque jour, je me levais. Prenais le tramway pour me rendre en cours. Là, mon statut de meilleur élève de ma promotion ne m'aidait pas à m'intégrer. Bien au contraire. Mais même avant cela, je n'avais de toute façon jamais trouvé grâce aux yeux de mes camarades. Je ne savais pas pourquoi. Je ne l'avais jamais su. Je ne leur avais pourtant jamais rien fait. Absolument rien. Je m'étais contenté de traverser ma vie. En toute quiétude. En répondant si on me parlait. En passant mon chemin si on m'ignorait. Malgré cette passivité, c'était arrivé.

Du jour au lendemain, sans crier gare ma situation avait changé du tout au tout. Subitement, et paradoxalement subtilement, j'étais devenu persona no grata sans que je sache pourquoi. Que ce soit au sein de ma classe ou à l'intérieur

même des structures scolaires, le comportement de mes contemporains à mon égard s'était modifié. Cela avait commencé par des remarques auxquelles je n'avais pas répondu. Parce que je ne voulais pas entrer dans leur jeu. Parce que j'étais trop timide pour imiter de tels comportements. Puis les insultes avaient commencé. Montant progressivement en teneur et en intensité. Pour finir en violences physiques. Pourtant, je n'avais jamais répliqué. Quoi qu'ils m'aient dit. Quoi qu'ils m'aient fait. Malgré la douleur. Malgré la peine. Car même si Dieu nous avait abandonné, j'étais certain qu'il continuait à veiller sur nous. J'étais sûr que si j'endurais tout cela, alors, je serais récompensé plus tard de ma patience. Et en même temps, si je ne répliquais pas, c'était parce que la loi m'en empêchait.

Il était très important d'avoir des principes et pour moi, le respect des lois était la base même de mes croyances. Que celles-ci soient civiles ou scolaires, elles avaient à mes yeux la même importance. Il fallait que je les respecte si je voulais que mon entourage en fasse de même. Je faisais aux autres ce que je voulais qu'ils me fassent. C'était logique. Un comportement qui me paraissait banal, pour ne pas dire normal. Aussi, lorsque j'avais signé une charte en début d'année, stipulant qu'aucun comportement allant à l'encontre des règles de bonnes conduites en société ne serait admis au sein de l'établissement, je n'avais pas pris cet engagement à la légère. Il y était inscrit noir sur blanc que tous les problèmes que nous pourrions rencontrer seraient gérés par les professeurs et le Personnel d'Encadrement Scolaire. Qu'ils étaient là pour veiller sur nous. Pour nous protéger. Nous défendre. Mais surtout, pour nous permettre de mener paisiblement notre scolarité. Et moi comme un con, j'y avais cru. Jusqu'à la fin. J'y avais cru.

J'avais cru que Dieu ou mes professeurs me sauveraient. Ce n'est que lorsque je fus humilié devant la classe entière, quand tous se mirent à rire de moi, quand celui qui aurait dû me protéger prit part à l'hilarité générale, que la vérité m'éclata enfin en plein visage. Que je pris conscience que j'étais le seul à respecter les règles. Que j'étais le seul à croire au caractère sacré de celles-ci. Un constat violent qui eut au moins le mérite de me faire ouvrir les yeux. Les lois. Les promesses. Dieu. Tout cela, ce n'était que des conneries. Il fallait que je me rende à l'évidence : j'étais seul, et c'est seul que je devais me débrouiller. Croire que si je me comportais bien alors, rien ne m'arriverait, c'était de la bêtise. Purement et simplement. Si j'en étais arrivé là, c'était justement parce que je m'étais bien comporté, parce que je n'avais rien dit.

Pour autant, tout aussi révolté que j'avais pu l'être en faisant cette découverte, j'avais appris à vivre avec. Cette situation, ce calvaire quotidien, était devenu ma réalité. Un monde dans lequel je demeurais prisonnier par manque d'initiatives, mais plus encore, parce que je n'avais jamais cherché à m'en évader. Cependant, dans l'univers sombre qui était le mien, une vérité étincelait, aussi évidente que le soleil qui se lève chaque matin : je ne voulais pas vivre dans un tel monde. Et plus encore, je ne voulais pas devenir comme ces personnes. Alors, j'avais laissé les choses continuer ainsi. Que mes camarades passent leur temps à chercher de nouveaux moyens pour m'humilier et à mettre leurs plans en œuvre avec réussite, je m'en fichais. Qu'ils me jettent des boulettes de papier. Qu'ils mettent des punaises dans mon sac. Qu'ils me fassent des croche-pieds. Qu'ils me traitent comme un moins que rien si souvent que j'avais fini par le croire. Tout cela, je faisais comme si je ne le voyais pas. Jamais je ne serais comme eux. Le croire aurait été une erreur. Et moi, je ne voulais plus jamais croire. Savoir était la seule vérité que j'étais prêt à accepter. Même si Dieu nous avait déjà abandonné, moi je l'avais renié à mon tour. À partir de cet instant, la science avait gouverné ma vie. Car dans la science, il n'y avait aucune place pour une entité invisible et toute puissante, pour une entité arrogante qui était prête à recevoir les prières mais pas à y répondre.

Mon sentiment de ne pas appartenir à cette société, à ce temps, n'avait jamais été aussi intense. Mon attitude, mes principes, au regard des comportements qui avaient cours, appartenaient à un autre temps. C'était comme si je n'étais pas à ma place. Comme si j'étais né à la mauvaise époque. Et au plus je me répétais cela, au plus j'y croyais, au point de m'en être persuadé moi-même. Je n'avais pas ma place dans ce monde. J'en étais maintenant certain. C'est pour cela. C'est pour cela qu'alors que j'aurais dû tenter quelque chose pour me dégager de cette situation, en avoir honte ou être désespéré devant celle-ci, je n'en avais que faire. C'était à peine si j'appréhendais leur prochain coup. Je me traînais dans ce monde, sans but, sans même le désir de me battre. Aussi le fait qu'ils me détruisent à petit feu ne m'ébranlait pas. Je pense que si je mourais là, maintenant, je n'aurais aucun regret, car je n'avais aucune ambition. Il était certain que ma vie future serait sans surprise, d'un ennui monstrueux, fait d'obligations sociales et de faux-semblants.

J'aurais dû m'y faire. C'était là l'issue fatale vers laquelle nous courrions tous. Mais, c'était tellement triste de penser que notre vie ressemblait à un couloir droit et fermé, dans lequel nous étions forcés de nous engouffrer si nous voulions

avancer, que je me demandais s'il valait vraiment la peine de se précipiter avec tant d'engouement dans cette voie, sans tenter d'y trouver une échappatoire. Je n'étais pas prêt à me soumettre à ce destin tout tracé, mais n'avais toujours pas trouvé l'issue qui me sauverait. Néanmoins, je ne doutais pas qu'elle arriverait, et j'étais prêt à l'attendre toute ma vie durant, pourvu qu'avant ma mort elle m'offre la vision d'un futur que je maîtriserais. J'attendrais.

Ce matin-là, je m'étais réveillé tôt, ayant cours de civisme à huit heures. Ce fut la même routine que les autres jours : je me levais, pris rapidement une douche, enfilaï mon uniforme, déjeunais, débarrassais ma table, faisais ma vaisselle, me brossais les dents, puis sortais pour prendre le tramway. Tout se déroulait comme à l'accoutumée. Rien ne venait jamais perturber la tranquillité et la monotonie de mon quotidien, calqué en tout point sur celui que la ville avait adoptée depuis la fin de la guerre. J'avais l'impression de vivre et revivre sans cesse la même journée, d'être empêtré dans un immobilisme dont il m'était impossible de me défaire. Quand j'y pensais, cela m'agaçait au plus haut point, car j'avais l'impression de perdre mon temps, de gâcher ma vie. Mais à bien y regarder, ce n'était pas comme si cette question m'obsédait. Au quotidien, j'exécutais les actes que je devais effectuer sans réfléchir plus avant à leur aspect répétitif. En un sens, il était même rassurant de se dire que jamais rien ne changerait. C'était réconfortant, ça gommait l'aspect incertain de la vie.

Cependant, en sortant dans la rue, je constatais pourtant que quelque chose avait changé en cette matinée à priori banale. Une voiture électrique de marque reconnue, d'un vert profond relevé par des jantes argentées, était garée à côté de la maison au revêtement de briques rouges à joints blancs apparents, faisant face à la mienne. Le panneau jaune « à louer » avait été enlevé, les fenêtres ouvertes et la porte entrebâillée. La belle Ranen, dont la récente sortie d'usine ne faisait aucun doute, avait sa banquette arrière recouverte de cartons plus ou moins bien empilés et son coffre, demeuré grand ouvert, me donnait à voir trois valises de différentes couleurs bien alignées. Nous avions de nouveaux voisins. Pas de doute qu'ils allaient devenir le sujet de conversation favori de cette ville en manque de nouveautés. Cette constatation faite, je ne m'attardais pas. Je ne tenais pas à être en retard à mon premier cours de la journée.

Celle-ci ne dérogea pas à la règle et se déroula comme toujours, en étant d'une